

ANOMIE COMME CONSÉQUENCE DE LA SÉCHERESSE DANS *L'ARCHER BASSARI* DE MODIBO SOUNKALO KEITA

Komi Seexonam AMEWU
Département de Lettres modernes
Université de Lomé, Togo
seexonam@yahoo.fr

Résumé : Dans *L'archer bassari*, l'écrivain malien Modibo Sounkalo Keita peint la situation dramatique des pays sahéliens de l'Afrique qui subissent régulièrement les affres de la sécheresse. Le récit retrace précisément le sort malheureux de la communauté bassari d'Oniateh victime de neuf ans de sécheresse. Les répercussions de cette situation de catastrophe naturelle conduisent à une forme d'anomie caractérisée par le dérèglement des mœurs et la transformation de la société en une jungle où « l'homme devient un loup pour l'homme ». Cet article utilise la sociocritique et la théorie de la représentation pour étudier le traitement que le romancier malien a fait de cette situation désastreuse qui ne cesse de miner certaines localités africaines et qui demeure d'actualité. Il ressort, au-delà de la présentation des faits, que la création de *L'archer bassari* répond au souci de l'auteur de dévoiler à la société africaine ses noirceurs en vue d'une prise de conscience salutaire.

Mots-clés : sécheresse, misère, dérèglement des mœurs, anomie, désenchantement.

ANOMY AS A CONSEQUENCE OF DROUGHT IN *L'ARCHER BASSARI* BY MODIBO SOUNKALO KÉITA

Abstract: In *L'archer bassari*, the Malian writer Modibo Sounkalo Keita paints the dramatic situation of the Sahelian countries of Africa which regularly suffer the throes of drought. The story precisely traces the unfortunate fate of the Bassari community of Oniateh, victim of nine years of drought. The repercussions of this situation of natural disaster lead to a form of anomy characterized by the disruption of customs and the transformation of society into a jungle where "man becomes a wolf for man". This article uses sociocriticism and the theory of representation to study the treatment that the Malian novelist made of this disastrous situation which continues to undermine certain African localities and which remains topical. It appears, beyond the presentation of the facts, that the creation of *L'archer bassari* responds to the author's concern to reveal to African society its darkness in a view to a salutary awareness.

Keywords: drought, misery, disorder of morals, anomy, disenchantment.

Introduction

La postindépendance littéraire africaine est marquée principalement par une écriture de désenchantement qui n'est que l'expression de la désillusion, des attentes et des espoirs non comblés après des années d'intenses luttes pour la libération du peuple africain. *L'archer bassari*, un roman publié en 1984 par Modibo Sounkalo Keita, fait partie

des œuvres littéraires présentant cette situation déplorable. Il évoque précisément les tourments des populations, ruinées par la sécheresse et les actions humaines, qui tentent désespérément de trouver des stratégies d'adaptation et des mesures de résilience. Ainsi, l'intitulé de notre étude « Anomie comme conséquence de la sécheresse dans *L'archer bassari* de Modibo Sounkalo Keita » se comprend dans la mesure où le roman de Modibo Sounkalo Keita illustre une situation de dérèglement des mœurs et de transformation pernicieuse de la société ayant pour point de départ une terrible sécheresse. Au regard de ce qui précède, les questions suivantes méritent d'être élucidées : comment se présente la sécheresse sous la plume du romancier malien ? Quelles sont ses conséquences sur la société qui en est la victime ? Quelles sont les pistes de solutions proposées par l'auteur contre ce fléau ?

Pour atteindre notre objectif qui consiste principalement à analyser l'anomie provoquée par la sécheresse dans notre roman-corpus, nous nous appuyons sur la sociocritique et la théorie de la représentation. La démarche sociocritique, telle que préconisée par Claude Duchet, fait appel à l'histoire et à la sociologie en liaison étroite avec les faits littéraires intégrés dans une saisie globale. Pour Duchet (1979 : 3), « L'enjeu, c'est ce qui est en œuvre dans le texte, soit un rapport au monde. La visée est de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale et, partant, production idéologique [...] ». Quant à la théorie de la représentation, elle « reste indissociable du renvoi de l'œuvre à un monde et à une histoire, suivant les rappels usuels des esthétiques du vrai et du vraisemblable et de leurs corrélats – cohérence, visée universaliste ou typique » (Jean Bessière, 1989 : 309-324). Cette étude, dans le souci de mieux cerner la notion d'anomie, fait en outre appel à des sociologues tels qu'Emile Durkheim et Robert Merton qui lui ont consacré plusieurs de leurs travaux. Nous structurons notre analyse en trois parties : la sécheresse comme élément déclencheur de l'anomie, les manifestations de l'anomie et les approches de solution.

1. La sécheresse : l'élément déclencheur de l'anomie dans *L'archer bassari*

Il est question dans cette partie de présenter la peinture de la sécheresse telle que réalisée par Modibo Sounkalo Keita en mettant en relief ses implications directes sur l'environnement et sur les êtres vivants. Toutefois, avant d'en arriver là, il nous semble opportun de faire connaître le film de l'histoire racontée dans ce roman à l'étude.

1.1 Le film de l'histoire

Les habitants d'Oniateh (un village sahélien de la communauté bassari), frappés durement par neuf ans de sécheresse, mouraient de faim et de soif. Malheureusement, les aides alimentaires, qui leur sont destinées et qui normalement devaient les soulager, sont détournées et vendues par ceux qui ont en charge leur distribution. Obligés d'acheter ce qui, en principe, devrait leur revenir gratuitement, les anciens du village se sont réunis pour trouver une solution au problème financier qui se pose. Lors de la réunion, il a été décidé de vendre l'idole d'or, pourtant source de fécondité pour la communauté. L'argent recueilli servirait ainsi à l'achat de vivres et d'équipements. Pour cela, trois jeunes gens ont été envoyés à KénéDougou (chef-lieu de la région). Il leur a été conseillé de contacter

Maka Lomo, un Bassari instruit et travaillant là comme commis dans l'administration. Ce dernier, selon les anciens, serait à même de les guider. Les quatre émissaires sont allés vendre l'idole d'or dans la capitale Kionda, mais curieusement ils n'ont plus fait signe de vie. Pire encore, ils ont réussi à corrompre les deux autres émissaires envoyés à leur poursuite. Chose cruelle ; les six émissaires se sont partagé le butin et mènent une vie paisible et somptueuse dans la capitale. Constatant leur trahison, le comité secret du village a décidé, en dernier ressort, d'armer la main d'un archer pour les châtier. Le choix a été porté sur Atumbi le jeune qui a accompli avec bravoure et intelligence sa mission. Mais les six morts qu'il a engendrés et qui ne peuvent pas laisser indifférent, ont provoqué une double enquête diligentée respectivement par la police et un journaliste du nom de Simon Dia en vue de connaître l'origine des flèches meurtrières. L'enquête a abouti, mais eu égard aux circonstances, les coupables sont épargnés. Il faut alors relever que tout le récit de l'œuvre est bâti autour de la sécheresse dont les effets dévastateurs sur les populations du sahel, et précisément sur celles du village nommé Oniateh, sont largement mis en exergue par l'écrivain malien.

1.2 La sécheresse et ses implications directes

Les implications directes de la sécheresse dans *L'archer bassari* sont perceptibles à travers les dégâts sur la nature et la misère humaine. Suivant le trajet du journaliste Simon Dia de la capitale Kionda vers le village Oniateh, Modibo Sounkalo Keita nous fait voir les énormes dégâts de la sécheresse sur la nature. Le spectacle qu'offre le paysage des localités traversées est ahurissant, déplorable et désolant :

Les villages défilaient le long de la voie, grillés sous le soleil. Les gares, les grandes et les petites, avaient un air délabré. Les arbres, rabougris ou squelettiques, ponctuaient le trajet de leurs silhouettes sinistres. Le paysage était de plus en plus marqué par la désolation de l'aridité du sol, des champs en friches, de l'absence de mouvement, de vie.

M. S. Keita (1984 : 117)

Ainsi, l'absence de végétation doublée de l'aridité du sol rend presque impossible la pratique de toute forme d'agriculture. En effet, les termes « arbres nus », « savane rachitique et morne », l'uniformisation des « couleurs des choses en brun » (M. S. Keita, 1984 : 132), utilisés après par l'auteur, montrent le degré élevé de la sécheresse et confirment cette situation de dégradation poussée de la nature défavorable à toute initiative culturelle. Le corollaire est que la vie animale aussi prend un sérieux coup. Étant connu que les animaux dépendent des plantes pour leur survie, la disparition de la végétation implique directement leur anéantissement, comme le souligne le passage suivant :

Des ossements d'animaux, recouverts de poussière ocre, jonchaient le sol par intermittence. Pas une bête en circulation. Les beaux troupeaux qui transhumaient jadis avaient disparu, décimés. Seuls des charognards planaient dans une sarabande de fête. Ou, juchés sur des arbres morts, ils digéraient, l'œil sinistre, un reste de cadavre. Leur silhouette inquiétante se découpait dans la lumière violente du jour.

M. S. Keita (1984 : 133)

Dans ces conditions, la vie humaine devient presque inexistante. La misère s'installe avec son lot quotidien de maladies et de morts. Le journaliste Simon Dia qui mène des investigations concernant les effets de la sécheresse est stupéfait du degré de la famine et de l'état de détresse poussée dans laquelle se retrouvent les populations. Il découvre, à son grand étonnement, que le charretier qui devait le conduire à Oniateh, à défaut de mieux, donne comme nourriture à son âne des morceaux de carton. Lorsque, par pitié, il décide d'offrir un bout de pain à l'animal, son propriétaire l'intercepte vivement et le mange lui-même tout en reprochant à Simon de vouloir donner des envies de luxe à son âne. Cette scène avec le charretier est le signe patent du sinistre envahissant dont les populations sont victimes. La chronique faite par le chef Tendi du village d'Oniateh à l'endroit du journaliste Simon Dia est assez édifiante et éclaire davantage sur cette situation lamentable qui menace la survie de la communauté bassari :

Les mois, les années passèrent. Le village vivait une tragédie quotidienne. Nous avons consommé tout ce qui était consommable. Nous avons abattu et mangé les dernières chèvres. Puis ce fut au tour des ânes et des chiens. Même mon cheval, la fierté de tout le clan, fut immolé pour fournir de la nourriture. Nous avons mangé ces choses immondes que sont, pour nous les adultes, les margouillats. Nous avons mangé des insectes, des racines... Il est arrivé à deux de nos chasseurs de disputer aux hyènes le corps d'un porc-épic qui venait de mourir de soif. Ensuite ce fut le cortège des morts. Les plus âgés partirent les premiers, comme s'ils voulaient diminuer le nombre des bouches. Puis ce furent les enfants en bas âge, les bébés qui tétaient des mamelles vides et mouraient au moindre petit malaise.

M. S. Keita (1984 : 160).

C'est donc dans cette situation macabre qu'il a été décidé la vente de l'idole d'or. Mais cette décision, loin d'être la solution idoine, va provoquer d'autres événements déplorables qui nous poussent à évoquer l'anomie. De quoi s'agit-il exactement ? Quelles sont ses manifestations dans le roman *L'archer bassari* ? La suite nous édifiera concernant ces interrogations.

2- Les manifestations de l'anomie dans *L'archer bassari*

Le terme anomie est polysémique. Il désigne généralement une situation d'absence ou de désagrégation des normes sociales. Cette notion a fait l'objet de diverses études sociologiques dont les plus connues sont celles de Jean-Marie Guyau, d'Emile Durkheim et de Robert Merton. Guyau est le premier auteur à théoriser réellement la notion d'anomie dans son ouvrage *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885) où il la conçoit positivement en la considérant comme un idéal social et moral à atteindre. Pour lui, en effet, « L'anomie est créatrice de formes nouvelles de relations humaines, d'autonomies qui ne sont pas celles d'une référence à des normes constituées, mais ouvertes sur une créativité possible » (J. Duvignaud, 1986 : 75). Tout en optant pour une forme d'individualisme moral, Guyau trouve que l'anomie, loin d'être une simple absence de règles, constitue plutôt « un objectif moral et résultera d'un long processus, durant lequel

les êtres humains devront s'efforcer d'encourager la pluralité des manières d'être et d'accepter les divergences d'opinions » (A. Carrier, 2009 : 69). Ainsi, selon lui, la conformité des actions morales à des normes prédéterminées ne doit plus être de mise. Le sociologue Emile Durkheim, pour sa part, est celui qui a le plus développé cette notion d'anomie. Il en donne différentes acceptions dans deux de ses ouvrages, notamment *De la division du travail social* (1893) et *Le Suicide* (1897). Dans le premier ouvrage, il lie le phénomène d'anomie à la division du travail qui ne favorise pas, selon lui, la solidarité organique gage du renforcement des liens sociaux. L'anomie vient donc de l'affaiblissement de la conscience collective qui résulte de cette division du travail. Dans le second ouvrage, Durkheim parle de suicide anémique qu'il lie à une vision de la nature humaine selon laquelle « il faut considérer l'individu comme étant le siège de désirs illimités de toutes sortes, dont le caractère insatiable expose à de graves déconvenues, tant l'écart entre ces fins et les moyens dont il dispose est grand » (J-C Marcel, <http://ses.ens-lyon.fr>). Ainsi, pour éviter le déchaînement des passions, il faut l'instauration d'une discipline sociale basée sur des règles communes. L'anomie vient donc de l'absence ou de l'insuffisance de régulation des désirs par la société, ainsi que l'écrit Orrù à propos de Durkheim : « la société constitue la clé de voûte des règles morales ; l'anomie constitue la négation de la société, donc la négation de toute morale ; tout relâchement des règles sociales, qu'il soit moral ou juridique peut être qualifié d'anomie » (M. Orrù, 1998 : 164). Dans une logique comparative, Le Breton met en parallèle la conception de la notion d'anomie de Durkheim et celle de Guyau en ces termes :

Pour Durkheim, à l'opposé de Guyau, les règles morales sont transcendantes et viennent contraindre l'individu. Là où Guyau mise sur la responsabilité d'un sujet posé comme acteur, Durkheim perçoit ce même sujet comme un agent dont les comportements sont dirigés de l'extérieur. Là où Guyau voit le passage de l'anomie à l'autonomie comme une suite naturelle et heureuse, comme un exercice de lucidité chez un individu seul juge de son action, Durkheim pense la morale en termes d'hétéronomie venant s'imposer à des individus toujours enclins au pire et dirigés de l'extérieur.

Le Breton (2004 : 95)

Quant à Robert Merton, sa conception d'anomie permet d'élucider des phénomènes tels que le crime, l'alcoolisme, la toxicomanie, la délinquance et le désordre mental. Il parle principalement de délinquance astucieuse qui, selon lui, « trouve son origine dans la contradiction flagrante qu'on trouve entre l'échelle des valeurs que la société offre à ses membres, et l'incapacité où elle se trouve de fournir à certaines populations les moyens d'accéder aux milieux qu'ils convoitent, et les moyens de s'y maintenir » (J-C Marcel, <http://ses.ens-lyon.fr>). Aussi estime-t-il que les classes sociales inférieures sont les plus frappées par l'anomie car n'ayant pas les moyens des ambitions culturellement valorisées. Comme solution à l'anomie, Robert Merton recommande, entre autres, l'adoption des normes qui prescrivent les moyens permettant aux gens d'atteindre leur but et qui sont enclines à la bonne répartition de ces moyens.

Notre étude s'inscrit principalement dans les perspectives de Durkheim et de Merton puisqu'il s'agit, dans *L'archer bassari*, de la non-observance des règles morales

avec des conséquences désastreuses sur une société en situation de sinistre et ses fossoyeurs. Nous regroupons les manifestations de l'anomie dans ce roman sous les vocables suivants : les détournements, la dépravation des mœurs et les violences.

2.1 Les détournements

Le détournement s'entend dans notre contexte-ci comme l'action de soustraire illégitimement quelque chose à sa destination normale pour son profit ou le fait de s'approprier frauduleusement une somme dont on n'est que le dépositaire. Les détournements dans *L'archer bassari* sont consécutifs à la sécheresse qui a provoqué une situation de misère nécessitant des palliatifs en vue de sauver les populations sinistrées. Ils sont de deux sortes dans le roman : d'abord ceux pratiqués par l'administration publique, ensuite ceux orchestrés par les félons de la communauté bassari. Les détournements de l'administration publique sont l'œuvre de fonctionnaires véreux et impitoyables qui ont accaparé les aides alimentaires destinées à soulager les populations en détresse. Leur mode opératoire est celui présenté dans le passage suivant décrivant la situation pitoyable des paysans des localités sinistrées :

Les villages traversés étaient mornes sous la torpeur. Le regard habituellement serein du paysan avait disparu. On lisait l'anxiété ou le désespoir muet sur des visages hâves, prolongements de corps qui n'avaient plus la prestance d'autrefois. On ne criait pas, on ne se laissait pas aller à la panique, ni à une révolte ouverte. Souffrir en silence, dans la dignité. Solidarité nationale ? Quel sens ces mots pouvaient-ils avoir pour eux ? Ici n'arrivaient que les miettes de la répartition. De la capitale à ces coins perdus, l'acheminement des vivres connaissait des prélèvements à chaque étape administrative et ces mêmes vivres, gratuits et destinés aux paysans ruinés, se retrouvaient sur les marchés, noirs ou non.

M. S. Keita (1984 : 135)

Ainsi, au moment où des tapages médiatiques sont orchestrés pour annoncer le soulagement des populations grâce aux aides alimentaires envoyées par la communauté internationale et les autorités gouvernementales, ces mêmes aides ne profitent véritablement qu'à une poignée d'individus sans scrupule et totalement indifférents à la détresse des pauvres hères. On se retrouve alors dans une sorte de marché de dupe dont les victimes qui sont les sinistrés ne peuvent que récriminer et espérer d'autres solutions palliatives. « Nous savions que les aides à la sécheresse s'écoulaient ostensiblement au marché. Nous devons faire cette chose inouïe : acheter au prix fort ce qu'on disait nous offrir gratuitement », se plaint le chef Tendi au journaliste Simon Dia à ce sujet, (M. S. Kéita, 1984 : 57). Les Bassari d'Oniateh, ainsi dos au mur, vont décider de se séparer d'un objet très précieux pour eux, un objet sur lequel repose l'existence spirituelle de leur communauté. C'est ce que raconte avec amertume à Simon Dia Atumbi l'Ancien, père de l'archer et membre de l'assemblée des initiés qui prend les décisions les plus importantes dans le village :

Il a fallu toucher à l'intouchable, accomplir le sacrilège. Il fallait de l'argent ? L'Idole d'or fut évoquée. Vendre l'Idole d'or ! Pourtant c'était la seule solution qui restait. Cette idole recevait les grands sacrifices pour assurer la fécondité de nos femmes, de nos bêtes, de nos champs. Et il fallait s'en séparer ! Les divinités ont protesté. Pour les calmer, Tendi leur offrit la toute dernière génisse. En même temps, il leur promit une statuette plus grande dans quelques années. Nous pensions tirer de l'idole, dont l'or pesait le poids d'un cabri sevré, un bon prix et ainsi faire l'acquisition de vivres d'urgence, mais aussi de pompes à bras, de semences et d'animaux à élever.

M. S. Keita (1984 : 158-159)

Cette initiative débouche malheureusement sur le second cas de détournement, celui orchestré par les émissaires envoyés pour la vente de cette idole d'or. Ceux-ci, au grand désarroi de leurs frères et sœurs restés au village et au mépris des codes moraux qui régissent la société bassari, ont commis l'irréparable. Ils ont effectivement vendu l'objet précieux mais décident d'en profiter seuls au moment où les autres mouraient de faim au village. Il faut dire que les deux cas de détournement trouvent leur source, non seulement dans le souci de se sortir de la misère causée par la sécheresse, mais aussi dans l'avidité et l'insatiabilité « des désirs illimités de toutes sortes » comme l'a souligné Durkheim. Il s'agit pour ces individus qui pratiquent le détournement de paraître importants dans la société, même s'il faut bafouer les règles élémentaires d'éthique pour y arriver. Ainsi, dans le roman, on les voit utiliser l'argent récolté frauduleusement de façon insolente. Pour eux, il fallait de temps en temps organiser des festins pantagruéliques, des orgies alimentaires dont l'objectif principal répond au souci de faire étalage de ses richesses pour se donner une forme de considération. C'est le cas de Solo Dombo, Directeur de l'Office de stockage des céréales, un des traîtres de la communauté bassari qui a l'habitude d'organiser ces genres de festins durant lesquels « il fallait s'empiffrer et s'enivrer pendant des heures [...] voir tant de personnes engloutissant à qui mieux mieux dans d'insupportables bruits de mâchoires », (M. S. Keita, 1984 : 95). Le journaliste Simon Dia qui a eu l'occasion d'assister à l'une de ces scènes trouve qu'

Un reportage sur les beuveries et les festins comme celui-ci, ces gaspillages incroyables, cet étalage insolent et grossier de richesses très souvent acquises aux dépens des sinistrés, feraient ressortir, bien que de façon caricaturale, le contraste saisissant et scandaleux avec des affamés mourant à moins de 50 Km de la capitale parce que les secours qui leur étaient destinés avaient été détournés à d'autres fins.

(M. S. Keita (1984 : 95))

Avec cette glotonnerie, on se retrouve en face des individus hors normes comme en témoigne le portrait à la limite caricatural que l'auteur fait de Bango Besso, un autre traître de la communauté bassari :

Bango Besso était obèse jusqu'à la caricature. Rien que des masses, des graisses, des boules. La tête : une boule posée directement sur le tronc. Le nombre de mentons était tel que c'en devenait des fanons. Sur la nuque, des traversins de graisse avaient occupé les replis de la peau. Le tronc était une masse ronde comportant une bedaine

bien replete et parfaitement circulaire... L'ensemble brillait, frémissait ou tremblotait au moindre mouvement et à la moindre lumière.

M. S. Keita (1984 : 123)

Ce qui est encore plus étonnant est qu'en dépit de cette abondance dans laquelle elles baignent, ces personnes qu'on peut qualifier de rapaces traitent avec mépris tous ceux qui sollicitent leur aide en les refoulant violemment. Voici ce que dit Sanko Kamaga (un des félons) des affamés, des mendiants : « On devrait débarrasser nos rues de ces déchets humains qui les encomrent », (M. S. Keita, 1984 : 170). Ainsi, pendant qu'une poignée d'individus s'engraisse, d'autres largement plus nombreux sont obligés de remuer ciel et terre pour survivre. Malheureusement cette quête de pitance quotidienne, puisqu'elle ne suit pas toujours les règles morales socialement admises, crée d'autres situations déplorables que nous regroupons sous l'appellation « dépravation des mœurs » qui mérite d'être clarifiée.

2.2 La dépravation des mœurs

La sécheresse et son cortège de misère et de détournements ont poussé, dans *L'archer bassari*, à un exode rural massif. Les villages asséchés courant vers la décrépitude, il fallait, pour sauver la situation et ne pas mourir de faim comme les autres, se rendre en ville tout en espérant trouver un travail rémunérateur à faire. Les jeunes sont les plus concernés par ce phénomène. Ils pensent à l'instar d'Emangi, une fille que Simon Dia a rencontrée à Oniateh, que « L'enfer de la capitale est plus supportable que l'enfer du village », (M. S. Keita, 1984 : 181). Mais que deviennent-ils réellement une fois installés en ville ? Les supputations de Tendi, chef du village d'Oniateh, s'avèrent pertinentes à ce sujet :

[...] Puis la sécheresse s'en est mêlée. Et ce fut un désastre. Plus de vivres, plus d'argent du tout. Nos structures sociales ont été ébranlées. Rares sont les clans qui ont pu préserver leur cohésion. Nos jeunes s'en vont en ville et nous ne savons ce qu'ils deviennent. Ou nous préférons ne pas le savoir. Des ivrognes certainement et des filles de joie », confie-t-il à Simon Dia.

M. S. Keita, (1984 : 147)

Effectivement, comme le chef Tendi le suppose dans ses propos, la vie en ville n'est pas si rose comme imaginée par ces jeunes candidats à l'exode. Une fois en ville, les choses tournent souvent au cauchemar. La première intention qui guide les filles en partance pour la ville est de faire le métier de bonne en aidant dans les ménages ou devenir des commerçantes ambulantes. Mais très vite, elles se transforment en prostituées. Ce scénario est devenu si classique que le commissaire Mbaye n'a pas manqué de l'évoquer à Kandimi, l'une des prostituées qui ont accompagné Sérigne Ladji au moment où celui-ci a reçu une flèche meurtrière de l'archer :

Et c'est ainsi, enchaîna Mbaye avec une compassion non feinte, que les jeunes du village sont allés chercher du travail à la ville et tu t'es retrouvée dans la capitale. Du

travail de bonne ou de vendeuse ambulante à la prostitution, il n'y a qu'un petit fossé que tu as vite franchi. Il fallait envoyer des vivres à tout prix au village. C'est bien ça ? (kandimi acquiesça, gênée.) ma petite, il y en a toute une flopée dans ton cas. C'est aussi ça la sécheresse : l'exode rural des filles vouées presque inévitablement à la prostitution. La jeune fille écrasa une larme. Cela lui rappelait trop de souvenirs douloureux, trop de privations, trop d'humiliations.

M. S. Keita (1984 : 16-17)

Ainsi la prostitution qui est loin d'être admise par les normes morales, devient une sorte d'échappatoire pour ces jeunes filles guidées par la faim et la misère. Elles ont souvent le choix entre se prostituer ou mourir de faim. Le portrait que l'auteur a fait de Kandimi montre à suffisance que la plupart de ces prostituées n'exercent pas ce métier de gaieté de cœur. Son jeune âge qui frise l'enfance et les conditions lamentables dans lesquelles elle exerce son métier sont assez édifiants :

Mbaye la détailla du regard et s'étonna d'abord de son jeune âge : quinze ou seize ans ; il lui donnait un peu plus de 1,55 mètre. Elle avait un visage sans charme véritable avec des lèvres charmues et ourlées et des yeux mobiles comme ceux d'un animal aux aguets. [...] Son chez elle était une minable baraque du quartier Bougosso qu'elle partageait avec deux autres congénères nocturnes. Il y avait là un unique lit qu'elles occupaient mais rarement ensemble à trois. Car elles s'arrangeaient autant que possible pour passer la nuit avec le dernier client soit à l'hôtel soit au domicile de celui-ci. Là, elles pouvaient dormir à leur aise, prendre une vraie douche et un vrai petit déjeuner.

M. S. Keita (1984 : 14-15)

Il faut ajouter que cette forme de prostitution, qui n'épargne pas les petites filles censées être sur les bancs d'école, est encouragée et renforcée de temps en temps par certains haut placés qui s'illustrent dans le proxénétisme. C'est le cas du personnage Papa André Koh, le Directeur de l'aide aux désespérés qui, en dehors de ses détournements, « ramenait de ses tournées dans les régions sinistrées des filles auxquelles il promettait aide et travail en ville mais qui invariablement se retrouvaient au bar de Mamba noir », (M. S. Keita, 1984 : 189). Ces filles, transformées ainsi en prostituées, deviennent non seulement des objets sexuels mais aussi une autre source de revenu pour cette catégorie d'individus méprisables représentée dans le roman par les six traîtres de la communauté bassari d'Oniateh.

Le sort des garçons fuyant la sécheresse et ses méfaits n'est pas non plus enviable dans la ville. Les conditions dans lesquelles ils débarquent en ville font qu'ils ne peuvent qu'être taillables et corvéables à merci. Ainsi la plupart d'eux n'obtiennent que des emplois subalternes leur donnant droit à des salaires dérisoires ou carrément ils se font payer en gambades. Le cas le plus illustratif est celui de Mingoro qui a été utilisé pendant dix-sept mois comme barman par Sérigne Ladji avant d'être renvoyé sans salaire. Il sombre alors dans l'alcoolisme comme en témoigne le portrait rapide que l'auteur fait de lui : « L'homme était miné par l'alcool. Le fléau l'avait frappé dans ses forces vives et il ne lui restait pas grand-chose de sa corpulence normale. Il ne dessoûlait pratiquement pas depuis

six ou sept mois », (M. S. Keita, 1984, p.25). Il n'est donc pas étonnant de le voir se réjouir de l'assassinat d'un patron qui, avant lui, avait dupé d'autres employés. Très remonté en effet contre Sérigne Ladji, il considère l'acte meurtrier de l'archer à son encontre comme une « œuvre de salubrité publique » qui mérite d'être félicitée (M. S. Keita, 1984 : 26). En réalité, de la situation de misère au village à cause de la sécheresse, on en arrive en ville à une situation de déprivation marquée par la corruption, la prostitution, la débauche, le vol, le viol, l'alcoolisme et toutes sortes de fléaux qui concourent à instaurer une ambiance délétère dans laquelle « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Le charretier qui a conduit Simon Dia à Oniateh semble bien informé à ce sujet lorsqu'il essaie de dissuader Emangi, une candidate à l'exode rural, en ces termes :

Nous sommes mieux ici dans notre brousse. En ville, c'est l'individualisme, la fausseté, la méchanceté. Et ceux qui n'y sont pas nés n'y rencontrent que misère. Nous sommes bien dans notre cadre. Restons-y et luttons contre les maux que nous connaissons bien que sont les calamités naturelles et laissons à la grande ville les grandes maladies de l'âme humaine.

M. S. Keita (1984 : 183)

Ce qu'il faut ajouter est qu'au-delà de la déprivation des mœurs, les violences qui parcourent tout le récit de Modibo Soukalo Keita constituent elles aussi une manifestation de l'anomie ayant pour point de départ la sécheresse.

2.3 Les violences

La principale violence notée dans le roman *L'archer bassari* est celle exercée par l'archer envoyé dans la capitale Kionda pour châtier les six émissaires qui ont trahi outrageusement la communauté bassari du village d'Oniateh. Ceux-ci ont, en effet, vendu l'idole d'or et ont détourné l'argent qui en est issu. Leurs caractéristiques communes sont perceptibles dans leur train de vie opulent et leur insouciance à l'égard de la misère des pauvres. Sachant qu'ils ont commis une faute grave, un sacrilège, et redoutant les représailles, ils ont abandonné leurs patronymes bassari et ont pris des noms d'ethnies de la capitale pour se dissimuler. Ainsi, les anciens noms Maka Lomo, Yiragne Lukuta, Amango Bady, Anyari Wétémé, Andekudy Kororo et Olakhan Lukuta ont laissé respectivement, à kionda, la place aux nouveaux noms suivants : Sérigne Ladji, Badou Traoré, Bango Besso, Solo Dombo, Papa André Koh et Sanko Kamaga. Mais peine perdue, ils sont retrouvés et assassinés un à un par l'archer préparé à cet effet par les anciens d'Oniateh. Les représailles meurtrières de ce dernier ont commencé par le cas de Sérigne Ladji totalement saoul et encadré pour la circonstance par deux prostituées avec qui il venait d'assouvir ses appétits sexuels gloutons. La description que l'auteur fait de cet événement montre son caractère violent et fatal dont l'issue ne peut être que la mort :

Le noctambule éméché arriva au véhicule, toujours accroché aux filles et toujours riant. Il tendit la main vers la poignée de la portière et la saisit. Ce fut son dernier geste conscient sur terre. La flèche prit son départ de l'éclaircie. Elle feula en franchissant la dizaine de mètres qui la séparait de sa cible et vint s'enfoncer avec

force dans la poitrine de Sérigne Ladj. Dessoûlé par le choc et la douleur, celui-ci considéra avec une stupeur immense l'instrument de sa mort, planté là de façon sinistre ; et dans un réflexe de survie, il tenta de l'arracher. La flèche avait déjà causé une sérieuse entaille dans la crosse aortique, et la tentative pour l'enlever provoqua de plus graves dégâts. Le sang gicla sur les deux prostituées.

M. S. Keita (1984 : 8-9)

Le même sort mortel a été réservé aux autres traîtres, sauf le cas de Papa André Koh est différent. Celui-ci, invulnérable au métal, a néanmoins succombé à la morsure d'un serpent malicieusement placé sous sa voiture par l'archer. Ainsi pour avoir préféré la satisfaction individuelle au détriment de celle collective et pour avoir offensé les divinités de leur communauté en détournant leur représentation qui est l'idole d'or, ils ont signé leur propre arrêt de mort. Ce qu'il faut ajouter est que cette violence meurtrière a causé un émoi immense dans la capitale Kionda. On a noté un sérieux bouleversement de la vie quotidienne. La panique s'est surtout emparée de tous ceux qui ont quelque chose à se reprocher concernant l'origine de leurs richesses :

Jamais auparavant les marabouts n'avaient reçu autant de visites. Jamais ils n'avaient offert autant de gri-gris de protection, d'eau bénite, prodigué autant de recommandations. On prit des vacances anticipées et l'on s'envola vers des pays étrangers. Certains parmi ceux qui étaient à l'étranger pour traiter des affaires ou qui y étaient en mission officielle, prolongeaient leur séjour, invoquant toutes sortes de motifs. Ceux qui étaient restés au pays se terraient chez eux et faisaient marcher leurs commerces et leurs services par des hommes de confiance.

M. S. Keita (1984 : 76)

Il est alors question d'une torture morale puisqu'on ne sait avec précision qui sera la prochaine victime de l'archer et à quand ce cycle infernal va se refermer. Ainsi, « pour prévenir un nouveau meurtre, il fut décidé de fournir une protection armée aux grands fonctionnaires et aux hommes d'affaires les plus en vue. La rumeur générale disait que l'archer n'en voulait qu'à ces deux catégories », (M. S. Keita, 1984, p.77). Toutefois, en dépit de cette disposition policière, l'archer a pu accomplir totalement sa mission en éliminant un à un les six félons, avant que cette « parenthèse de sang » ne se referme. La fin du roman indique clairement qu'il a été appuyé par un policier du nom de Youssou qui lui donnait des renseignements nécessaires en ce qui concerne sa mission meurtrière. Même le commissaire Mbaye, sachant cela à la fin des enquêtes, n'a pas levé le petit doigt pour mettre aux arrêts cet archer qui, quoi qu'il en soit, a remis en question, à un moment donné, la quiétude des citoyens de la capitale Kionda. Même les gens qui l'ont croisé et l'ont reconnu, loin de chercher à le livrer à la police, lui ont plutôt offert leur protection. La vengeance dont il est l'instrument est jugée légitime et salutaire. Il est même chanté en héros par certains dont la prostituée Kandima :

ARCHER, GENEREUX ARCHER
KANDIMA T'AIME
Tu nous as vengés
Nous les filles de la sécheresse,
Obligées de nous prostituer,
Tu nous as vengés,
Nous les villageois, les paysans
Affamés, désespérés
KANDIMA T'AIME
KANDIMA NE T'OUBLIERA JAMAIS
BEL ARCHER

M. S. Keita, (1984: 196)

Ainsi, ce qui, en temps normal, devrait être considéré comme répréhensible, est loué en ce temps d'anomie où les normes, les règles et les valeurs peinent à être respectées. La justice traditionnelle bassari, dictée par l'implacabilité des divinités qui ne trouvent aucune situation atténuante à l'acte posé par les six traîtres, supplante celle moderne qui veut que ceux-ci soient arrêtés et qu'un jugement public soit organisé avant leur condamnation. Cette forme de justice qui ressemble à la loi du talion (œil pour œil, dent pour dent) est d'ailleurs appréciée par les opprimés, les désespérés, puisqu'ils savent qu'ils vivent dans un pays corrompu où les nantis arrivent toujours à s'en sortir quelle que soit la gravité de leur faute. Le scénario du détournement de l'idole d'or et le châtiment réservé aux coupables insoucieux de la misère de leurs concitoyens est illustratif du constat de Saint Basile de Césarée mis en épigraphe au début du roman de Sounkalo Keita :

Que le peuple accorde à quelqu'un une dignité, qu'il lui confie l'honneur d'une présidence quelconque, surtout s'il s'agit d'un poste important : et le voilà qui s'imagine dépasser la nature humaine, se croit porté aux nues et ne considère plus ses semblables que comme l'escabeau de sa grandeur. Parfois même on le voit s'élever contre ceux qui lui ont accordé leur suffrage, et traiter avec insolence les auteurs de son élévation. L'insensé, il ne sait pas que sa gloire est plus fragile qu'un rêve et que l'éclat qui l'entoure est plus vain que les fantômes de la nuit.

Les six félons l'ont appris à leurs dépens, eux qui se croient tout permis en piétinant les droits de leurs employés et en traitant les pauvres de façon dédaigneuse. Il faut ajouter que la violence orchestrée par l'archer en éliminant les six traîtres a entraîné d'autres formes de violences telles que celles exercées par les policiers au cours des investigations pour trouver l'origine des flèches meurtrières. C'est le cas du policier Koloba qui a l'habitude de soumettre les suspects à des interrogatoires musclés, comme en témoigne ce qu'il a fait subir à Sita Dinta suspectée dans l'affaire du meurtre de Sérigne Ladji :

Il se tourna tel un automate vers Sita Dinta, l'air vraiment méchant. Allez, viens, poulette. Ça va être ta fête ! Avec moi, les fleurs sont vite fanées ! Il lui saisit le poignet avec une telle brusquerie qu'elle poussa un gémissement terrifié. Elle se dégagea vivement. [-] Quel sauvage, siffla-t-elle en se massant le poignet meurtri.

M. S. Keita, (1984 : 32)

C'est le cas aussi du policier Youssou qui a violé, dans le cadre de sa mission d'enquête, la prostituée Kandimi. « Youssou s'est dirigé droit sur moi – nous étions assises sur le lit – et il m'a mis les menottes tout en m'insultant. Mon amie en a profité pour s'enfuir... Alors il a refermé la porte et il m'a violée. [...] J'ai tenté de crier quand il me violait mais il m'a frappé et il m'a menacé de la prison si je racontais ça à quiconque », se plaint la victime au commissariat (M. S. Keita, 1984 : 45). Ainsi ceux qui sont censés protéger les citoyens, constituent parfois une source d'insécurité pour eux. On se retrouve alors dans une forme de jungle où les petits et les faibles deviennent des proies faciles pour les grands et les puissants. Toutefois, il suffit qu'une petite occasion se présente pour que ces faibles cherchent à prendre leur revanche en se révoltant et en se vengeant. A titre illustratif, le récit amène le lecteur dans un quartier pauvre dans lequel le sort réservé à ceux qui sont considérés comme riches est loin d'être enviable. Le narrateur raconte :

Les rues du quartier de la Colline étaient difficilement accessibles. Mal tracées, pleines de nids de poules et sans trottoir, elles étaient le territoire des piétons, des charretiers, des marchands ambulants, d'enfants jouant et d'animaux en divagation. Peu de véhicules s'y hasardaient tant la circulation y était périlleuse. Et malheur à l'automobiliste des quartiers riches qui y renversait un enfant ou écrasait un animal domestique... Il était aussitôt pris à partie et roué de coups par une population unanime dans son amertume et sa rancœur contre les nantis « venus les narguer » sur les lieux mêmes de leur misère.

M. S. Keita, 1984 : 65)

Il faut dire que toutes ces violences sont symptomatiques d'une société anémique, une société en dérèglement qui, pour être sauvée, requiert la recherche des solutions idoines. Étant donné que la sécheresse est l'élément déclencheur de cette situation anémique, Modibo Soukalo Keita propose, pour l'éradiquer ou pallier ses effets dévastateurs, quelques pistes de solution que nous voudrions, à présent, mettre en relief.

3- Les approches de solution

Il est évident que la sécheresse est dévastatrice; elle contribue à ébranler les structures sociales et à saper les bases de la cohésion entre les différents individus composant la société. Ainsi, comme nous l'avons montré à travers *L'acher bassari*, la misère et son cortège de détournements, de dépravation de mœurs, de violences et de délinquance de façon générale sont les lots quotidiens des habitants sinistrés et donc les signes visibles d'une société anémique. Il faut alors trouver des solutions pour éviter une destruction totale. Et comme le recommande Robert Merton, l'adoption des normes qui prescrivent les moyens permettant aux gens d'atteindre leur but s'avère importante. Modibo Soukalo Keita, par l'entremise de certains de ses personnages, présente quelques dispositions à prendre dans la résolution des problèmes liés à la sécheresse. Nous retenons, entre autres, les aides alimentaires et la modernisation de l'agriculture.

3.1 Les aides alimentaires

La solution immédiate pour soulager les populations sinistrées par la sécheresse est de leur fournir des aides alimentaires. C'est cette solution qui est appliquée dans *L'archer bassari* de Modibo Sounkalo Keita. Dans ce roman, les populations, incapables de cultiver à cause de l'aridité de leur sol et mourant de faim, ne peuvent que compter sur le secours des bonnes volontés. Toutefois, ces aides qui sont souvent envoyées par la communauté internationale ne sont pas exemptes de reproches. Soit elles arrivent tardivement, soit elles sont largement insuffisantes, soit encore elles sont détournées par les dirigeants, ceci au détriment des vrais nécessiteux. C'est cette situation alarmante qu'ont vécue les habitants d'Oniateh victimes de plus de neuf ans de sécheresse. Parce que l'aide est détournée et vendue, ils ont été contraints à acheter ce qui, normalement, devrait leur revenir gratuitement. Il n'est donc pas étonnant que l'auteur, par le truchement du personnage Woro, désapprouve les aides alimentaires qu'il trouve contreproductives.

Moi, les aides, je suis contre, lança Woro. Surtout les aides en vivres. Ça rend les paysans paresseux. Ça les habitue à attendre tous des autres. Ça leur désapprend le travail et la fierté de s'auto-suffire en nourriture. Et puis ça donne à nos gouvernements une réputation de mendiants internationaux. Le travail, l'effort personnel, il n'y a rien de tel.

M. S. Keita (1984 : 117-118)

Ainsi, s'il est vrai que les aides alimentaires, à un moment critique, peuvent constituer un palliatif, il n'en demeure pas moins vrai qu'elles ne doivent pas être considérées comme une solution définitive. Les sinistrés de la sécheresse ne peuvent pas devenir des assistés éternels, d'où la nécessité d'une autre solution plus intéressante et plus durable. Celle proposée dans l'œuvre est justement la modernisation de l'agriculture.

3.2 La modernisation de l'agriculture

La modernisation de l'agriculture est évidemment pour l'auteur la solution idéale pour résoudre définitivement les problèmes du monde paysan dans les pays sahéliens où la sécheresse sévit régulièrement. Pour lui, il est inadmissible que le paysan devienne une bouche inutile en étant improductif. Ainsi, il est évident, comme le souligne le personnage Simon Dia qu'il « ne peut plus s'en tirer sans rationalisation de son travail : la mécanisation, mais par étapes, la sélection des semences, la fumure systématique, le calendrier agricole, et même l'utilisation de la météorologie et sans changer certaines habitudes sociales », (M. S. Keita, 1984 : 118). Bref un appel au changement, à l'évolution au lieu de rester figer sur les techniques transmises depuis des générations et qui ne sont plus rentables. Une autre solution allant dans le sens de la modernisation de l'agriculture est la maîtrise de l'eau. Sachant que, pour des terres subissant l'effet de sécheresse, l'irrigation est la seule façon de les rendre fertiles, l'auteur préconise la réalisation des forages. Toutefois, il prévient « qu'on ne les confie pas à des autorités étatiques. En tout cas pas celles qui existent dans les formes actuelles » étant donné que « la plupart se sont signalées par la gabegie et n'ont pas creusé un puits qui mérite ce nom » (M. S. Keita, 1984 : 121). A la place de ces autorités, des coopératives de paysans devraient être créées

pour s'en charger. Selon lui, c'est la seule condition de réussite. Outre ces mesures énoncées, le reboisement est perçu par l'auteur comme une solution primordiale contre la sécheresse, étant donné qu'il est connu que les arbres attirent la pluie, et donc créent un environnement propice à l'agriculture. Ainsi, selon lui, « il faut reboiser d'urgence pour empêcher la progression du désert et la destruction du tissu végétal » (M. S. Keita, 1984 : 119). Il paraît évident que si ces propositions de solution sont prises en compte, les moments de misère liés à la sécheresse ne seront qu'un lointain souvenir. En lieu et place d'anomie et de grincements de dents, l'harmonie, la cohésion et la joie de vivre animeront les habitants qui naguère étaient en souffrance. Toutefois, il est regrettable de constater que près de quatre décennies après la parution de *L'archer bassari*, la modernisation de l'agriculture, en Afrique de façon générale et au Sahel en particulier, peine toujours à se concrétiser. Ainsi, les mêmes maux continuent par miner les populations qui du coup s'en sortent difficilement. On pourrait alors soutenir que les solutions préconisées dans ce roman gardent entièrement leur actualité et devront être véritablement mises en application pour le salut des peuples africains.

Conclusion

Cette étude a porté essentiellement sur la sécheresse et ses effets dévastateurs sur la société tels que présentés par Modibo Sounkalo Keita dans son roman *L'archer bassari*. Les analyses ont démontré qu'au-delà de ses implications directes que sont les dégâts sur la nature et la misère des habitants des localités sinistrées, la sécheresse constitue, dans l'œuvre, l'élément déclencheur d'une situation anémique dont les manifestations se traduisent principalement par les détournements, la dépravation des mœurs et les violences nécessitant la recherche des solutions adéquates. Nous avons alors relevé qu'en dehors des aides alimentaires qui peuvent constituer un palliatif immédiat contre la misère des populations sinistrées, la véritable solution proposée par le romancier malien est la modernisation de l'agriculture qui peine néanmoins à se concrétiser. Au-delà de ce qui précède, nous trouvons que la création de *L'archer bassari* répond au souci de l'auteur de dévoiler à la société africaine ses noirceurs en vue d'une prise de conscience salutaire. Ainsi, il y dénonce sans complaisance l'irresponsabilité des dirigeants qui, tout en s'illustrant souvent dans la corruption et les détournements, laissent croupir leurs administrés dans la misère. Il pointe également du doigt d'autres vices tels que la malhonnêteté, la prostitution, l'alcoolisme, qui concourent à la dégradation des mœurs. Il n'a pas oublié d'évoquer le cas des journalistes africains qui, étant sous contrôle des dirigeants, servent à leurs concitoyens des informations tronquées et parfois même des mensonges. Ce qu'il faut retenir en fin de compte est que le roman *L'archer bassari*, malgré les années qui passent, conserve toute son actualité puisque le continent africain ploie toujours sous le coup des fléaux qu'il dénonce.

Références bibliographiques

- Carrier, A. (2009). La notion d'anomie. Généalogie d'un concept sociologique, Mémoire de Maîtrise au département de sociologie de l'Université de Laval (Québec).
- Duchet, C. (1979). Sociocritique, Nathan, Paris.

- Duvignaud, J. (1970). Anomie et mutation sociale, *Sociologie des mutations*, Anthropos, Paris.
- Duvignaud, J. (1986). Hérésie et subversion. Essais sur l'anomie, La découverte, Paris.
- Kané, D. (2018). L'écriture policière négro-africaine francophone au prisme de la typologie todorovienne, *Norsud*, 1 :31-45
- Kané, D. (2020). La figure de l'enquêteur dans l'imaginaire des protagonistes du polar. [En ligne], consulté le 09 juin 2022.
- Keita, M. S. (1984). *L'Archer bassari*. Karthala, Paris.
- Le Breton, D. (2004). *Le théâtre du monde. Lecture de Jean Duvignaud*. PUL, Québec.
- Le Crest, F-P. (2013). Actualité du concept d'anomie. *Le mal de l'infini*. L'Harmattan, Paris.
- Marcel, J-C. (2022). Anomie. [En ligne], consulté le 09 juin 2022, URL: <http://ses.ens-lyon.fr>
- Mbondobari, S. (2012). Dialogue des genres et écriture de l'imaginaire social chez Tchicaya U Tam'si et Modibo Sounkalo Keita. *Présence Francophone*, Numéro 78, pp.72-87.
- Njiké, E. N. (2019). *Polars africains et enjeux de justice*, Thèse de doctorat au département d'études françaises à l'université de Toronto.
- Orrù, M. (1998). *L'anomie. Histoire et sens d'un concept*. L'Harmattan, Paris.
- Pessin, A. (1997). Anarchie et anomie. *Réfractions*, n° 1, Libertés imaginées.
- Riba, J. (1999). *La morale anomique de Jean-Marie Guyau*. L'Harmattan, Paris.
- Zima, P. V. (1985). *Manuel de sociocritique*. Picard, Paris.